

Enfin la tête hors de l'o (décembre 2021)

La tête hors de l'o, o minuscule, omicron en grec selon Wikipédia. Le titre est un peu cryptique. Je m'en excuse. Et puis, dans ce tourbillon, j'en perd mon latin tout en essayant d'apprendre le grec. Ce n'est pas facile, surtout quand on s'échine à mettre une majuscule, Omicron, à une minuscule, omicron. Mais comme le monde semble avoir perdu le sens des réalités et l'ordre des priorités dans les remous des vagues de Covid, j'ai bien le droit d'être un peu perdu.

La réalité, c'est que j'ai réussi à partir en plein hiver pour plonger et pêcher au soleil dans la baie de Maputo. Et c'était bien là la priorité. Peut-être aurais-je dû me limiter à raconter cette partie des vacances. Mais comment ne pas mentionner les mille et un obstacles à franchir pour le privilège de s'immerger sous d'autres cieux. Et puis cela pourra vous servir de guide, s'il vous prend l'idée de quitter la métropole pour mettre la tête sous l'eau, ou mieux : sortir la tête de l'o.

Confiné en France depuis mon retour de Nouvelle-Calédonie en août 2020, je constate, avec l'arrivée de la fin de l'année 2021, avoir enduré de loin la pire année de ma vie. Comme beaucoup d'entre vous, j'imagine. Que faire ? Comment réagir ? Je décide de jouer mon Joker : j'appelle en désespoir de cause mon grand ami Zé et son épouse Nocaz pour m'inviter.

« Zé, je n'en peux plus ! Invite-moi en vacances à Maputo, j'en ai besoin ! »

Réponse positive, pleine de générosité, bien entendu. La porte est toujours ouverte chez Zé et Nocaz à ceux qui aiment les embruns. A croire qu'ils n'attendent qu'un compère, une excuse pour aller en mer encore plus souvent. Tous ceux qui ont un bateau connaissent bien le problème. En théorie, tout le monde est partant pour une promenade sur les flots. Mais quand la sortie est fixée à demain, les gens ont souvent une bonne excuse pour rester dans leur quotidien. Alors si on tombe sur quelqu'un qui dit toujours oui, c'est tellement plus facile ! Banco, je me lance dans l'aventure tête baissée, cela faisait si longtemps.

Mais ce qui pouvait être si simple dans le monde d'avant ne l'est plus du tout. Le monde d'avant : vous vous souvenez ? Celui où l'on pouvait voyager autrement qu'en regardant des documentaires sur Arte ? Celui où l'on vous autorisait encore à vous éloigner de votre écran, sans vous forcer à avaler les unes après les autres les nouvelles les plus atroces de la planète, jusqu'à la nausée ?

Voyager est redevenu une véritable odyssée, pleine d'obstacles sournois qu'il vous faudra vaincre, sans fléchir ni renoncer, pour atteindre la destination. Pour ne pas trop vous ennuyer, voici une liste résumée des obstacles que j'ai dû négocier. Mais imaginez les shots d'angoisse liés à chacun des écueils évités :

- une demande de visa motivée par un dossier long comme le bras (formulaire avec lettre d'invitation, billet retour, attestation d'assurance, copie du relevé bancaire). La réponse vous sera donnée dix jours avant le départ.
- l'achat d'un billet sur Ethiopian Airways l'avant-veille de l'annonce de l'arrivée des rebelles tigréens à 30 km de la capitale Addis Abeba. Suivi de l'annonce une semaine avant le départ de l'évacuation des ressortissants US et UE et de l'interdiction de transiter par cet aéroport. Quand Ethiopian m'a proposé de surclasser mon billet de troisième classe en première, j'ai vraiment pris peur ...

- l'achat d'un second billet avec transit à Lisbonne, au double du prix du premier (non remboursé bien évidemment ...) ;
- la troisième dose avant de partir le lundi de la semaine du départ ;
- le test PCR mercredi, l'avant-veille du départ, suivi de l'angoisse du test positif pour cause de troisième dose ou contamination de dernière minute ;
- l'annonce de la fermeture de la frontière avec l'Afrique australe de la part des Pays bas vendredi, le jour du départ. J'étais déjà dans le métro en chemin pour Orly ;
- la fermeture de la frontière UE avec l'Afrique australe pendant le trajet pour cause d'omicron. A un jour près, les vacances étaient supprimées ... j'en tremble encore rien que d'y penser.

Dans le monde d'avant, il n'était pas rare d'avoir un petit pincement au cœur au moment de boucler sa ceinture avant le décollage. Rassurez-vous, c'est fini. C'est maintenant le moment du grand soulagement. Vous allez enfin pouvoir décoller !!!

Par miracle, j'ai réussi à arriver à Maputo dans le dernier avion, retour annulé !! Youpi, le scénario idéal : je caresse déjà l'idée de pouvoir passer l'hiver en claquettes et maillot de bain. Je rêve de télétravailler depuis l'agence AFD de Maputo : être payé pour remuer sa souris au soleil ... Vous vous y croyez, vous y êtes ... eh bien c'est que comme moi, vous êtes piégé. La priorité, ce n'est pas de remuer une souris face à un écran, même au soleil : c'est d'aller plonger ! Heureusement, Zé est là pour m'accueillir à la porte de l'aéroport. Il fait 35° à l'ombre, l'été bat son plein à Maputo. Zé me rappelle l'essentiel.

« Le temps est exceptionnel, pas un pet de vent aujourd'hui. En plus, c'est mer morte, l'eau n'a jamais été aussi claire. Le bateau est déjà prêt. On va directement au club naval pour mettre à l'eau. »

C'est la sortie du cauchemar qui dure depuis plus d'un an. Me voilà en maillot de bain sur le zodiac rouge et jaune de Zé, délicieusement rafraîchi par le vent de la vitesse du bateau, en chemin vers de nouvelles aventures. C'est tellement réel que cela en devient irréel. Cette phrase n'a aucun sens : vous avez été trop longtemps confiné. Vous verrez, le jour où l'on vous laissera sortir du tunnel. Vous comprendrez ! Allez, fin du cauchemar, place à la vie. Et rien de tel qu'une plongée pour se réveiller tout à fait.



Temps beau, mer belle : moi, Zé et Nocaz

Impossible de raconter toutes les plongées de ces trois semaines ... alors je vais vous raconter l'épave du Hollandais, la quête de la volute Kosibayensis et le rassemblement des loches géantes.

Le Hollandais est une des épaves découvertes par Zé depuis mon dernier tour à Maputo en 2015. Ne me demandez pas la localisation, je ne la connais pas précisément. C'est quelque part au-delà de la sortie de la baie, pas très loin du baixo Danae ou sec Danaé, sur laquelle le navire s'est peut-être brisé, avant d'atterrir sur un fond de sable à moins cinquante mètres. La coque en acier a été préservée, elle se dresse droite, debout sur le sable. Le pont est à moins quarante mètres. C'est profond pour une plongée carrée.

Avec la narcose que l'on maximise par une descente rapide, tête en bas, on est tellement euphorique à l'arrivée que l'on ne se souvient plus de grand-chose à la sortie. Enfin, il reste toujours quelques flashes, comme ce gros mérus patate. Il semble presque apprivoisé quand il s'approche pour nous regarder droit dans les yeux, sans sourciller. Zé le caresse, il se laisse faire. Et quand je lui tourne le dos pour entamer le tour de l'épave, Zé me raconte qu'il a mordu ma palme jaune vif, pour en tester le goût ? Une curiosité bien compréhensible, dont je ne me suis même pas aperçu.

L'épave doit faire une trentaine de mètres de long. J'aperçois quelques morceaux de mâts éparpillés sur le sable. Mais pas grand-chose, ce n'est pas un grand voilier. Zé me dira avoir repéré une cheminée, je n'en garde pas le souvenir. Pas plus que d'une éventuelle roue à aube. Le safran est étroit, il fait plusieurs mètres de haut, mais je ne vois ni l'hélice, si son arbre. Mystère. Mais nous penchons pour un cargo mixte, voile et vapeur. A confirmer. La coque en acier est si concrétionnée qu'il est illusoire de lire un nom sur la poupe.

Nous sommes quatre à y avoir plongé à ce jour, avec Ricardo, notre ami professeur d'archéologie sous-marine. Quel privilège ! Je savoure chacune de mes plongées sur ce bateau qui n'est pas près d'avoir révélé tous ses secrets. Pourquoi le Hollandais ? Aucune idée. Il fallait bien lui donner un nom. C'est le résultat d'une intuition farfelue, un résidu de narcose. Mes amis ne sauront pas m'éclairer.

Pas vraiment de superstructure sur le pont, nous trouvons juste des hublots en bronze, parsemés ici et là. Nous imaginons des cabines dont les parois de bois auraient été mangées par la mer, déposant

les hublots au hasard. J'en remonte un à l'aide de mon moulinet et de mon parachute. Difficile de le prendre sous le bras, l'engin doit faire près de 15 kilos. Alors je glisse le mousqueton dans l'anneau de verrouillage en bronze. J'attache le parachute, le gonfle et j'appuie sur le bouton du moulinet pour dévider le fil et lui permettre de rejoindre la surface. Le moulinet s'emballe et le fil glisse à toute vitesse dans l'anneau dans un sifflement aigu. Mon ami le mérou patate a le nez rivé dessus, comme hypnotisé par ce spectacle. Et moi je l'observe, toujours à moitié narcosé, mon esprit partagé entre le décompte des secondes qui défilent sur mon ordinateur et la fascination que m'inspire mon nouvel ami.



Illumination : la lumière est au bout du hublot !

Ouf, le moulinet s'arrête. Le parachute est enfin en surface. Il est temps de remonter. Je rejoins Zé au palier. Il a amené à la demande de Ricardo quelques bouteilles. En surface, nous verrons qu'il n'y a pas deux identiques. Elles sont en verres, avec quelques bulles dans le verre qui trahissent le fait qu'elles ont été soufflées. Vertes, brunes ou même bleues pâles. Avec des bouchons en liège ou en verre. Pas ou peu d'inscription. S'agit-il de vin, d'alcool, de produits pharmaceutiques ou de bain moussant ?



Acide chlorhydrique ou sel de bain, une volontaire pour jouer à Cléopâtre ?

Difficile de faire des plongées carrées de plus d'un quart d'heure à cette profondeur. Et il n'est pas raisonnable d'en faire plus d'une par jour. Si on ajoute qu'il faut presque 1h30 de Maputo pour arriver sur site, je m'estime chanceux d'en avoir fait trois. C'est très frustrant, mais comme je le dis à Zé, quel meilleur moyen d'entretenir l'envie d'y retourner plonger une nouvelle fois ?

Après la plongée vient le temps de la décompression obligatoire. C'est le moment de sortir les cannes et d'entamer une partie de pêche à la traîne. Les mouettes sont désespérément absentes. Nous sommes en pleine saison des thons, mais aucun signe à l'horizon ... J'ai beau le scruter, pas le moindre signe d'un oiseau. La surface de la mer est pourtant lisse, mais c'est à peine si l'on distingue quelques têtes de tortues grosse tête ou des janthines qui se déplacent au grès des courants. J'en attrape une et mes doigts sont couverts de pourpre. Quel singulier gastéropode : elle vit en surface dans son nuage de bulles de mucus et se nourrit de physalies, ces méduses bleues si urticantes qui flottent également sur la mer. Et si on l'embête, elle crache cette teinture pourpre.

C'est ma vue qui baisse avec l'âge, ou les bancs ont-ils tous été exterminés par la flotte de cent soixante navires chinois qui, dit-on, auraient obtenu leurs licences à très bon prix ? Les succulents samoussas de poissons ou les délicieuses rissoles de crevettes ont été engloutis depuis longtemps, on s'ennuie un peu car rien ne mord. Alors Zé déclare qu'il est temps de prospecter les fonds sableux de cent à cent cinquante mètres à la recherche d'un coquillage inconnu de la science. Il sort du coffre avant une mini traine de sa conception toute en inox.

« C'est un prototype, mais le museum d'histoire naturelle de Paris a été si impressionné par son efficacité qu'il en a fait plusieurs copies ! »

Zé est très fier de sa collaboration avec cette institution si prestigieuse. Il peut l'être, vu le nombre de publication auxquelles il a participé ces dix dernières années. Je comprends de Nocaz que ce serait un des collaborateurs amateurs les plus actifs dans la famille des gastéropodes et des bivalves. J'ai du mal parfois à comprendre cette fascination, même si j'adore les escargots au beurre persillé, les pâtes ala vongole ou les tellines cuisinées par Jean Michel.

L'engin disparaît dans les grands fonds. Et commence la drague. Nous hissons le taud de soleil, l'ombre est bienvenue et accueillante. Je m'allonge. bercé par les flots et le bruit de l'eau qui caresse la coque, je m'endors le sourire aux lèvres, en rêvant de l'époque où je draguais surtout dans les boîtes de Maputo.

Le bateau s'arrête et me réveille par la même occasion. Zé et Nocaz ont sorti trois énormes bouées munies de mousquetons qu'ils frappent sur le bout reliant le zodiac à la drague. Puis Zé met le moteur à plein régime. Je vois lentement les trois bouées qui s'éloignent du bateau. C'est le premier secret de cette drague : comment faire remonter les vingt kilos de l'engin plus les dix kilos de sable du fond sans se casser le dos. Quand les bouées se trouvent à cent ou cent cinquante mètres du bateau et commencent à faire du ski nautique, c'est que la drague est juste sous la surface. Alors nous entamons une boucle pour venir récupérer le dispositif. Mais pourquoi donc la drague ne retombe-t-elle pas sur le fond quand nous nous approchons ? C'est une excellente question, le deuxième secret. Si la réponse vous intéresse et que vous ne trouvez pas tout seul, vous pourrez toujours me la poser lors du prochain apéro !

Avec peine, nous remontons les cinq mètres de chaines. Puis nous déversons le sable grossier, celui qui n'est pas passé au travers des petites mailles du filet, dans de grands bassins en plastique

blanches. Zé et Nocaz ont du mal à se contenir et entament la danse de la victoire : une volute Kosibayensis ! Elle est superbe avec ses bandes de couleurs rouge et orange. Impossible de la rater dans le bac de sable. Son nom vient de Kosi Bay, une baie proche de la frontière avec l'Afrique du sud.



Figure 1. Distribution map of the *Similiyria aiken* group. Map adapted from Pbsouthwood, 2007, Wikipedia Creative Commons.

Un peu de science dans le Morse : extrait de l'article de la revue FESTIVUS. En vert, vous aurez reconnu Kosibayensis.

Le calme revenu, ils sortent une petite pelle de jardin et un râteau d'enfant pour passer en revue soigneusement les quelques kilos de sable remonté. Je ne peux m'empêcher de remarquer :

« Quand même, jouer dans le sable avec une pelle et un râteau à cinquante ans, vous devriez vous posez quelques questions ? »

C'est à peine s'ils sourient, tellement ils sont absorbés par leur tâche, extrayant tour à tour plusieurs coquillages pas plus gros que mon ongle, des crabes minuscules et difformes, des petits coraux formés d'un unique polype et même une boudroie miniature rouge vif. Nous remettons tout à l'eau, sauf quelques coquillages dont la magnifique volute Kosibayensis. Zé ne peut s'empêcher de remarquer que si ses amis des crabes ou des coraux du Museum étaient là, ils auraient été fous de joie.

Nous sommes déjà le 10 décembre. Mon avion était le 12, mais il a été annulé. J'ai bien été faire un tour à l'agence AFD de Maputo, pour voir s'il y avait un ordinateur et télé-travailler. Mais la toute nouvelle jeune Directrice semble très perturbée, peu disposée à m'accorder quelques instants. Dommage. Alors, j'envoie un message à la TAP (Air Portugal) qui me propose une place dans un vol de « rapatriement » le 16 décembre. La sagesse me conduit à accepter. Je le regrette aussitôt après avoir dit oui. Aussi, je vais me consoler avec un café et un de ces délicieux « pastel de nata » en compagnie de mon vieil ami le Docteur Emilio, aujourd'hui Directeur régional du programme de lutte contre la tuberculose au Mozambique.

« Et oui, le sujet n'a jamais eu vraiment les projecteurs de l'actualité en occident. La tuberculose est une maladie de pauvre et de tous les âges. C'est pourtant dix mille morts dans le Pays chaque année, alors que le Covid n'a pas fait plus de deux mille morts l'an dernier ... Les africains ne sont pas riches. Quant à vivre au-delà de 80 ans, personne n'y pense ! »

Plus que quelques jours, je décide de profiter au maximum de cette parenthèse hors de l'actualité occidentale : carpe diem. Il sera bien le temps de penser au Covid au moment du retour.

« Zé, tu te souviens du regroupement de loches géantes que nous avons vu le 2 janvier 2014 lors de mes dernières vacances à Maputo ? C'était sur le site de l'arche. Elles étaient sept ! »

« Bien entendu, si tu veux on peut y aller demain. Nous ne sommes pas encore en Janvier mais qui sait ? Avec de la chance, tu pourrais peut-être les retrouver ? »

Ah oui ! La réponse est toujours oui avec Zé. C'est extraordinaire d'être positif. Ce devrait même être un devoir. A l'heure où j'écris ces mots, et où malgré moi je suis replongé de force dans l'hystérie collective entretenue par les médias, les réseaux sociaux et les smartphones qui ne quittent plus nos mains, je désespère. Peut-être que voyager est nécessaire pour reprendre le sens des réalités et des priorités ?

Le Covid vu d'Afrique : un banal virus qui tue à peine plus que la grippe les plus de 77 ans. Et dont on a trouvé un vaccin en moins d'un an. Et en plus, les Européens pinaillent pour se faire vacciner. On va leur envoyer Ebola, le virus qui tue neuf personnes sur dix, enfants de moins de 7 ans compris. On verra s'ils font les difficiles pour se faire vacciner. En tout cas, s'ils viennent en Afrique, ils feraient mieux d'avoir peur des piqûres de moustique et du paludisme. Quant à leur vaccin hors de prix, on n'est pas contre vacciner la grand-mère si on nous offre l'injection. Mais les enfants aimeraient bien manger ce soir, il faut encore aller chercher l'eau pour le bain du bébé à la fontaine publique ... En bref, circulez, il n'y a rien à voir. J'exagère un peu ? A peine, en tout cas, je savoure ces derniers instants de bon sens retrouvé.

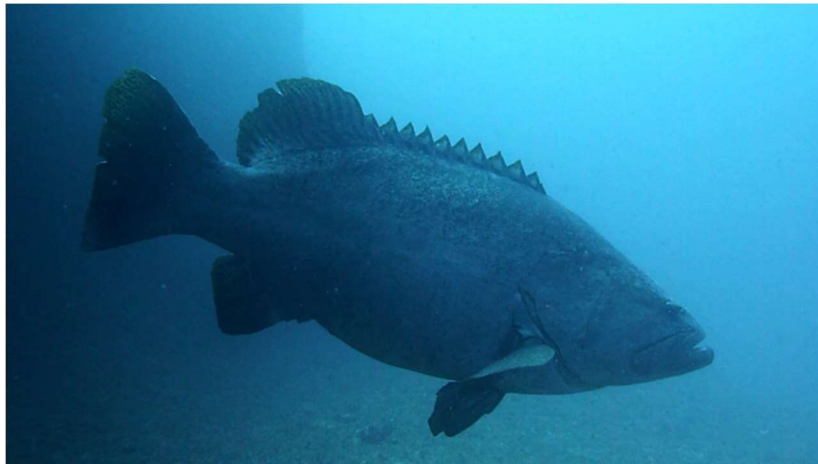
Priorité à la recherche des loches géantes en ces journées volées sur le travail, les meilleures : celles de l'école buissonnière ! Nous repartons donc vers la sortie de la baie, au-delà du phare d'Inhaca. C'est mer morte à nouveau. La boucle semble se boucler avec le jour de mon arrivée. Pas de marée, pas de courant sortant, nous survolons sans peine le sec de Cutfield normalement défendu par un chaos de vagues arrivant de tous les côtés. J'observe par transparence les dunes de sables immergées dans une eau turquoise. Dans ces conditions, nous sommes vite arrivés sur l'arche.

Je vous ai déjà décrit cette formation rocheuse spectaculaire dont le sommet se trouve à vingt mètres et la base à quarante mètres, un véritable arc de triomphe sous lequel pourrait s'engouffrer sans peine un bus impérial. Ce ne sera que moi et quelques loches patates. Elles sont certes impressionnantes, deux ou trois fois nos plus gros mérous de méditerranée, mais rien à voir avec les loches carites (*epinephelus lanceolatus*). L'eau est transparente suite à plusieurs jours de vent du Sud et un courant de même direction. C'est rare et d'autant plus appréciable. Je poursuis la ballade vers un cap sous-marin envahi par un banc de plusieurs centaines de carangues gros yeux qui m'entourent. Mais pas une trace de mérous géants. Je reviens en surface partager ma déception avec Zé et Nocaz ...

« Ne t'en fais pas, il te reste une chance : on peut essayer une dernière plongée sur le chemin du retour. Tu te souviens de l'épave du remorqueur ? »

Si je m'en souviens ! Je ne suis pas prêt d'oublier. J'avais été le premier à plonger sur cette épave qui grouillait de vie en 2014. Je suis bien heureux de la retrouver escorté cette fois de Zé, avec Nocaz en sécurité surface. Mais quelle tristesse. L'épave est quasi déserte aujourd'hui. Les chasseurs sous-marins semblent avoir fait une razzia sur les bancs de carangues qui la recouvraient presque entièrement. Je ne vois même pas une loche carite qui garderait l'épave, comme la première fois. La tristesse m'envahit après un tour entier, pour rien ou presque : quelques platax sans plus. Quand soudain ...

Oui, en voilà une qui se dirige droit vers nous, sans peur. Puis deux autres, puis encore une. Elles sont cinq en tout, à la fois curieuses et tranquilles, qui nous tournent autour. Elles respectent une distance de quelques mètres, disparaissant derrière une dune de sable ou se cachant derrière l'épave pour mieux reparaître ... La plus curieuse est la plus petite. Elle fait sans doute une centaine de kilos. Mais la plus grosse est juste énorme. Sa panse est gigantesque. Elle flotte au-dessus du sable dans un nuage de petite carangues spéciosus juvéniles, jaunes rayées de noir. C'est comme une couronne pour cette reine. Elle est si grosse que Zé et moi n'arriverions pas à faire le tour de son ventre en joignant nos mains. La plus grosse que j'ai jamais vu me confiera Zé. Je veux bien le croire !



Loche carite au club naval : interdiction de les pêcher depuis les années 60.

J'essaie de savourer ces moments, moi qui n'y croyait plus. A quand la prochaine fois ? Me voilà "rapatrié" par un avion spécial européen, via Lisbonne. Test au départ et re-test à l'arrivée à Lisbonne, histoire de bien me remettre la tête sous l'o. Au moment de m'écouvillonner la narine pour la seconde fois en 48 heures dans une tentative désespérée et frustrante de trouver le virus du Covid, l'infirmier

en blouse blanche me demande si tout va bien. Je me retiens de lui dire de ne pas s'inquiéter : il me semble que j'ai juste la tuberculose ...